

Ylljet Alicka "LE REBOISEMENT"

Lind s'était fait pincer à la Faculté en flagrant délit de possession d'un ouvrage interdit, c'est-à-dire écrit par un auteur étranger. Il se retrouva donc mis en examen sous le chef d'inculpation de « propagande de littérature révisionniste bourgeoise ». Qui plus est, après quelques jours d'enquête, il fût également accusé de tentative de fuite à l'étranger.

Lind n'avait plus que sa mère, qui s'alita immédiatement après l'arrestation de son fils. Quant au père, il était décédé depuis longtemps des suites d'un accident du travail.

Lind admit avec franchise qu'il était effectivement en train de lire le livre, mais il réfuta la deuxième accusation en soulignant qu'il n'avait jamais tenté de fuir, et ce pour la bonne raison qu'il avait ici sa mère et qu'il l'aimait infiniment. Ceci étant, son nom avait été balancé par deux condisciples dont il était proche, qui avaient voulu passer la frontière sans trop savoir comment au juste et qui, après avoir été interceptés, avaient avoué durant leur interrogatoire qu'ils avaient également proposé à Lind de partir avec eux. Si Lind avait refusé de prendre la clef des champs, il n'en restait pas moins qu'il n'avait pas dénoncé ultérieurement ses camarades. Or, cela constituait un acte tout aussi répréhensible. Il fut ainsi condamné à sept ans de prison.

La mère de Lind, qui avait consacré toute sa vie à son rejeton, trouva la force de s'arracher à son lit et ne décolla pas de la porte du juge d'instruction avant de se voir signifier que son fils avait finalement été expédié dans une geôle du Nord du pays.

Elle quitta dès lors son emploi d'institutrice dans une école primaire, -il serait de fait plus conforme à la vérité de dire qu'elle en fut chassée puisque son fils était devenu prisonnier politique– et elle commença à travailler dans une fabrique de tapis, où elle suait sang et eau en s'appliquant à respecter les normes, vivant dans l'attente du jour où il lui écherrait de partir sur la longue route qui lui permettrait d'apporter à son fils incarcéré les vivres acquis au prix de tant de peines. Oui, c'était une femme digne et qui accomplissait stoïquement ce rite, sans se plaindre à âme qui vive. Ils n'étaient d'ailleurs pas nombreux ceux auprès desquels elle aurait pu s'épancher, en dehors de l'amie de Lind, dont les visites au demeurant se raréfiaient de plus en plus...

Quant à Lind, il n'avait à vrai dire pas grand besoin de victuailles car, par suite du choc psychique et spirituel qu'il avait encaissé et, surtout, de l'odeur fétide qui s'exhalait des excréments de ses codétenus, odeur à laquelle se mêlaient les relents d'humidité de la cellule crasseuse, il s'était mis à rendre continuellement, y compris lorsqu'il ne mangeait rien, et ce en dépit du fait que sa mère faisait de son mieux pour lui apporter des vivres de nature à ne pas provoquer de nausées.

Lind s'enhardit un jour à demander à ses compagnons de cachot comment ils parvenaient à ne pas être affectés par cette puanteur, mais ces derniers se regardèrent les uns les autres comme s'ils venaient d'entendre quelque chose de vraiment sidérant. Il va de soi qu'après semblable

expérience, Lind n'aborda plus jamais ce thème et se replia toujours davantage sur lui-même.

De fait, Lind partageait sa cellule avec cinq autres détenus : un comptable, qui avait tout à fait le physique de l'emploi et qui était goinfre et hâbleur, un vieillard condamné pour avoir pris part à la fondation d'un parti anti-communiste, un montagnard, qui avait sérieusement rossé le secrétaire du Parti de son village après qu'il eut luttiné sa soeur, enfin deux criminels ordinaires, qui ne déployaient aucun effort pour voiler les regards concupiscents qu'ils avaient jetés sur Lind dès son entrée dans la geôle. Ils s'étaient tous plus ou moins acclimatés au régime carcéral et il semblait que l'unique souci de leur existence consistât désormais à s'assurer un plus en matière de nourriture. Il tombe donc sous le sens que l'arrivée de Lind dans leur avait paru du pain béni puisqu'ils n'avaient pas tardé à dévorer non seulement sa ration de prisonnier, mais encore les victuailles que sa mère lui expédiait.

De son côté, Lind continuait à vomir sans arrêt pour ne s'être pas fait à l'idée que l'on ne pouvait pas s'habituer du tout à l'odeur fétide du cachot et il ne communiquait pour ainsi dire plus avec ses compagnons de cellule, hormis le montagnard au coeur généreux qui s'efforçait de le convaincre de ce que son dégoût à l'égard de la nourriture passerait avec le temps.

- Regarde nous donc, lui disait-il, quand nous sommes rentrés la-dedans, nous aussi, nous ne pouvions pas supporter cette puanteur, mais voilà, on s'y est fait et c'est maintenant plein d'impatience qu'on attend l'heure du repas. Ca n'est qu'une phase passagère. Tu vas t'habituer, mon gars, et tu iras même jusqu'à avoir l'impression que c'est le monde lui-même qui dégage cette odeur et que l'air qu'on absorbe durant notre heure de promenade, là, dans la cour de la prison, n'est même plus une chose qui soit vraiment de ce monde.

Cela n'empêchait pas Lind d'éprouver toutes les peines de la création à surmonter cette « phase passagère » et il continuait à rendre tripes et boyaux, tout en rêvant à la manière dont il avait été dorloté par sa mère. Lorsqu'il n'avait plus rien à vomir, il avait même acquis comme le réflexe d'extirper de son estomac, en peinant et en râlant, le peu de substance qui y demeurait encore, ce qui n'allait d'ailleurs pas sans importuner toute la nuit ses compagnons de misère tandis qu'ils dormaient recroquevillés sous l'effet du froid.

Au cours des premières semaines, Lind avait, de temps à autre, reçu des lettres de sa copine, mais elles s'étaient rarefiées au fil des jours, puis s'étaient interrompues une fois pour toutes, ce qui avait eu pour conséquence d'aggraver encore l'état du prisonnier. Le montagnard était si gentil qu'il lui vint alors à l'esprit d'écrire lui-même une lettre d'amour, exactement semblable à celles que Lind avait commencé par recevoir, et ce dans le but louable de « lui faire gober » qu'elle était expédiée par sa petite amie. Le montagnard remis donc en cachette la lettre, glissée dans une enveloppe, au meilleur gardien de la prison et ce dernier la donna le lendemain à Lind, l'air empreint de mépris. Quant à Lind, il découvrit immédiatement le subterfuge auquel avait recouru le bienveillant montagnard car, outre le caractère inauthentique du texte, il était, par-ci par-là, également trahi par le dialecte septentrional dans lequel était rédigé le

poulet. Pourtant, Lind ne dit rien, se contenta de sourire avec douceur et se replongea de plus belle en lui-même.

Il ne resta donc plus au montagnard qu'à redonner courage à Lind de manière plus directe, c'est-à-dire en mettant en exergue le goût et la valeur nutritive de la marmelade de la prison et des aliments préparés par sa mère.

« D'accord » opinait Lind pour ne pas se brouiller avec son compagnon de cellule, « mais il faut que tu te rendes compte pourtant de ce que ce n'est pas parce que je ne veux pas, mais parce que je ne peux absolument pas m'y habituer. Oui, je ne sais pas ce qui m'arrive. Et puis, quand je songe aux sacrifices au prix desquels ma mère m'envoie ces vivres supplémentaires, eh ! bien je ne sais pas ce qui m'arrive, mais c'est comme ça »... et vlan, il se remettait sur ce à vomir.

« Celui-là, il ne va pas passer le mois, rappelez-vous bien ce que je vous dis », confia à voix basse le vieillard au comptable dont la paillasse était contiguë de la sienne, avant d'ajouter : « Et tu sais pourquoi ? C'est parce qu'il paraît être toujours trop attaché à sa mère ».

Et Lind finit par mourir au plus noir d'une nuit d'hiver, sans s'être jamais accoutumé à l'odeur fétide du cachot.

Le lendemain matin, une fois passé le premier choc, ses codétenus comprirent qu'avec sa disparition ils allaient aussi perdre leur plus en matière de nourriture. C'est alors que, bouleversé à l'extrême à l'idée de perdre une ration, le comptable laissa exploser en ces termes les sentiments qui l'animaient :

« Non, non, on ne peut pas le laisser nous planter là comme ça ! Vraiment, il nous a fait, comme on dit, un sale coup. On est tous passé par-là au début, mais on n'en est pas mort. Et puis, on n'a pas fait tout ce qu'on pouvait pour le garder en vie. Alors, non, non, il ne faut pas prévenir les gardiens ».

- « Mais qu'est-ce qu'on doit faire d'après toi » dit le vieillard. « On ne peut tout de même pas lui faire recouvrer la vie ? ».

- Non, je sais bien que ça n'est pas possible. Mais gardons-le quelques jours. Qu'est-ce que ça change en définitive ? Il fait froid, qu'est-ce que ça fait donc ?... Il règne ici une telle odeur de merde... Qu'est-ce que ça va donc changer de plus, ça, je veux dire, le cadavre de Lind ? Et puis, il faut faire flèche de tout bois...

Les détenus se figèrent d'étonnement, à l'exception du montagnard qui, tel un roc, se tenait à l'écart, près du corps.

- « L'homme doit se battre jusqu'au bout, poursuivit le comptable en développant ses arguments. C'est justement ça qui nous a maintenus en vie jusqu'à présent. Et, dites-moi, combien de fois ne nous sommes-nous pas disputés au sujet d'une ration de pain. Or, cette fois-ci, c'est de trois repas par jour dont il est question, et pas seulement pour une seule journée. Pensez, par-dessus le marché, qu'après-demain c'est le jour où l'on reçoit les vivres envoyés par les familles. Et puis, pour sa mère, il vaut beaucoup mieux qu'elle apprenne le plus tard possible la mort de son fils... Mieux vaut donc qu'elle fasse quelques dépenses pour des victuailles que de... que de recevoir une tuile pareille sur le crâne. Alors, vous voyez bien qu'il n'y a aucune raison de couper les cheveux en quatre quand on n'en dispose même pas d'un seul poil. En faisant cela, on ne va pas, qui plus est,

commettre une injustice à son encontre. Il en ira seulement tel que cela était écrit pour lui »...

- « Mais s'il en va ainsi, comment faut-il procéder avec lui d'après toi ? » s'obstina à demander le vieillard.

-« Ce n'est pas sorcier. On va le recouvrir d'une couverture, comme s'il dormait ou, puisqu'il a les yeux grand'ouverts, on va le redresser, le dos contre le mure et on va le laisser appuyé comme ça, en lui glissant même un mégot de cigarette dans le bec ».

Les compagnons de misère approuvèrent d'un signe de tête, hormis le montagnard qui restait près du corps en lui caressant de temps en temps les cheveux.

Comme convenu, le comptable et les deux criminels adossèrent ainsi le cadavre au mur, puis continuèrent à parler entre eux comme si de rien n'était.

De son côté, le gardien du matin apporta la nourriture et s'éloigna sans avoir remarqué quoi que ce fût. Durant la première nuit, les comparses eurent, en revanche, pas mal de difficulté à trouver le sommeil, car, chaque fois qu'ils tournaient la tête vers la couverture déchirée qui l'enveloppait, ils ne manquaient pas d'apercevoir, terrifiés, le corps sans vie de l'adolescent. La seconde nuit se passa mieux. Pendant la journée subséquente, les détenus continuèrent de se comporter dans la cellule comme si de rien n'était et, le lendemain, ils purent ainsi s'approprier le paquet de vivres envoyé par la mère de Lind.

C'est précisément alors qu'ils s'habituèrent à la situation et en venaient à oublier qu'elle aurait une fin que la supercherie apparut au grand jour. En jetant par hasard les yeux sur la cigarette que Lind avait aux lèvres, le gardien du deuxième tour se rappela, en effet, que ce prisonnier ne fumait pas. Il s'approcha du cadavre et, après un violent sursaut, explosa de rage en hurlant :

-« C'est dégueulasse... tas de canailles ! Vous en êtes arrivés jusque là, espèce de sous-produit de magouilleurs ! Et en plus, vous avez profité sans aucun mérite de sa nourriture ! Hein ! C'est bien ça que vous avez fait ? Eh bien, vous allez voir...

Les prisonniers furent cloués d'épouvante.

-« Euh ! Euh ! mais qu'est-ce que c'est ? bafouilla le comptable en cherchant à se disculper. « Nous, on ne s'est rendu compte de rien, je veux dire que c'est aujourd'hui qu'on a compris »...

- « Et Monsieur veut en plus me faire passer pour un crétin ! Mais, dis donc, à qui tu veux faire gober ça, espèce de saligot, ça, alors que l'autre est déjà complètement putréfié ? »

Le détenu le plus âgé prit alors la parole :

- « Il ne faut pas se méprendre sur nos intentions, Monsieur le gardien », dit-il. « Nous étions moins poussés par le problème de sa ration que par le souci de retarder autant que faire se pouvait le moment où sa mère apprendrait la nouvelle ».

Le gardien s'éloigna en tirant bruyamment le verrou de la porte. Quant au cadavre, on vint le retirer au bout d'une heure et nul n'eut vent de l'endroit où il avait été enterré. On disait bien qu'il y avait un terrain vague, là-bas, dans les environs de la prison, mais à vrai dire personne n'en savait

rien exactement. Pour leur part, les magouilleurs se virent priver de nourriture trois jours durant, « motifs pris de ce qu'ils avaient manqué de sincérité » .

L'instinct maternel ou les soupçons nés du fait que son fils n'était pas venu la rencontrer au parloir incitèrent l'ex-institutrice du primaire à attendre toute la journée devant le portail rouillé de la prison et à supplier le gardien en chef de service –une véritable brute- de lui expliquer pourquoi Lind ne s'était pas présenté.

Le maton, qui, outre sa nature bestiale, semblait enclin à la rigolade et à la blague, lui dit avec dérision :

« Honorable Madame, aujourd'hui ton fils n'est pas sorti, ça non ! C'est qu'il s'est endormi, le petit, et je n'ai pas eu du tout envie de le déranger dans son repos », et il se mit à rire au milieu de quintes de toux provoquées par le tabac.

La mère ne décolla pas pour autant de la prison, et ce jusqu'à ce que l'on finît par la jeter dehors. C'était un dimanche et, comme n'était ouvert aucun bureau où elle aurait pu se plaindre, elle décida de passer la nuit dans l'hôtel non chauffé de la ville. Elle ne ferma pour ainsi dire pas l'œil de la nuit et ne fit que trembler comme une feuille. Vers le matin, son corps se trouva ankylosé par le froid et, à plusieurs reprises, elle refusa de faire le moindre mouvement car elle avait le sentiment de revoir comment son fils, quant il était petit, s'assoupissait contre sa poitrine, ce qui la contraignait de son côté à demeurer immobile pour ne pas troubler son sommeil.

C'est le vacarme des flots de musique populaire déversés par la radio de l'hôtelier qui la réveilla à cinq heures du matin. Elle mit, dès avant sept heures, le cap sur la prison et se planta, silencieuse, à la porte dans l'attente du passage du directeur du pénitencier. Celui-ci ne vint absolument pas, mais elle fut aperçue par le gardien en chef qui, en la revoyant devant le grand portail en fer rouillé, lui jeta laconiquement :

- « Ce n'est plus la peine de vous fatiguer comme ça, la mère ! Voilà quatre jours que votre fils est mort et c'est ça que je voulais vous dire. Alors, et comme on le dit en pareilles occasions de par chez nous, à l'albanaise, pour les condoléances, « prenez soin de vous garder en vie.

La femme ne bougea pas d'un pouce et, quand on lui prit le bras pour lui faire comprendre qu'elle devait sortir, elle se borne à demander avec une air propre à inspirer l'effroi : « Où l'avez-vous donc enterré ? ».

- « Là-bas,... En dehors de la prison », répondit-il sans donner la moindre direction précise.

- « Où ça, en dehors ? Dans quel coin hors de la prison ? » dit-elle avec une sorte de sourire épuisé... Sachez que je ne partirai pas d'ici sans mon fils ».

- « Mais qu'est-ce que vous avez à me casser les pieds avec votre fils ? Il est mort, Madame, et je vous l'ai déjà dit ».

La mine bouleversée de la femme obligea la brute à lui fournir quelques indications complémentaires : « Là-bas, tu vas trouver un terrain vague derrière la prison. C'est de ce côté-là qu'il te faut chercher ».

Elle sortit alors comme une folle. Il lui fallait franchir tout un ensemble de haies et de murets maculés de boue rouge. Quand elle atteignit enfin le terrain vague, elle n'aperçut aucun endroit où la terre avait été remuée et,

incontinent, elle rebroussa chemin. Elle tapa avec force à la porte et, l'air totalement soumis, implora le gardien en ces termes :

«Vraiment, je vous en prie, montrez-moi l'endroit... dans quel coin est-ce ? Le terrain vague est d'une grande étendue et, moi, je ne sais absolument pas où c'est...

- « C'est bon, c'est bon, retourne donc là-bas tandis que, moi, je monterai à la tour de guet. C'est de là que je t'indiquerai l'endroit ».

Comme les gardiens de prison ont rarement l'occasion de se divertir et par de motifs non plus de satisfaction au cours de leur journée de travail, la brute convia deux collègues qui étaient aussi de service dans le poste de guet et ils se mirent tous trois à attendre que la femme rejoignît l'endroit en question.

De son côté, la mère de Lind, toute à sa rage de retrouver la tombe, guettait leur signal avec impatience.

- « Là-bas, tu vois la pierre blanche, là-bas », lança avec sérieux le gardien du haut de la tour.

Comme une possédée, la femme se rua, les cheveux ébouriffés par le vent et la poussière, vers l'endroit désigné par le signe du gardien. Elle se mit à gratter avec les ongles et, peu après, toujours comme hors d'elle-même, elle s'en fut ramasser des morceaux de verre et de boîtes de conserve rouillées au moyen desquels elle commença à creuser avec énergie sous le regard des gardiens.

Oui, elle creusait à l'instar d'une taupe et, comme l'efficacité laissait à désirer, elle disparut un moment et refit son apparition munie d'une vieille bêche pour poursuivre son terrassement avec plus d'entrain. Il était impossible de penser que cet être put jamais se lasser.

Quand elle eut atteint un demi-mètre de profondeur, elle lança un regard implorant dans la direction des gardiens et, toujours pleinement soumise, laissa tomber comme à voix basse : « Mais où est-il, je vous en prie ? Je ne trouve rien ici ! »

C'est alors que le monstre, feignant une courtoisie parfaite, cria de loin à la femme : « Non, non, Madame, pardonnez-moi car j'ai fait une confusion. J'avais en effet totalement oublié qu'on ne l'avait pas enterré là, où vous avez cette pierre, mais de l'autre côté du terrain, là-bas où vous avez ce monticule ».

Sans montrer le moindre signe de découragement et avec le même visage figé, la femme se remit à l'ouvrage. Creusant au même rythme soutenu, elle finit au bout de deux heures par ouvrir un trou identique. Or, le terrain était vaste et les matons sans assez de loisirs pour rester tout le jour à observer la mère de Lind. Celle-ci n'eut donc d'autre recours que de rebrousser chemin pour demander au gardien de se rappeler l'endroit où il avait enterré son fils. Le maton, qui ne s'en souvenait plus du tout et que ce jeu commençait à importuner, semble-t-il, lui répondit alors sèchement :

- « C'est quelque part là-bas, au fond du terrain vague, que te dire de plus ? »

Alors, elle s'en retourna et se remit à creuser jusqu'à ce que l'obscurité l'empêchait de voir.

Elle repassa la nuit dans le seul hôtel de la ville, se leva à cinq heures du matin et, à sept heures tapantes, se représenta au portail où se trouvait le

gardien. Ce dernier ne se priva pas, cette fois, de donner libre cours à son agacement :

- « Mais qu'est-ce que je peux le savoir, moi ? Va donc, comme je te l'ai déjà dit, au terrain vague et cherche là-bas à ta guise ! Encore une fois, que te dire de plus... »

- « Mais je vous en prie, dites-moi grosso modo où se trouve l'endroit, vous vous en souvenez peut-être, alors que, moi, je n'ai toujours rien trouvé »..

N'ayant obtenu aucune réponse, la femme s'en retourna creuser dans le terrain vague sis derrière la prison.

La femme ne partit ni le lendemain ni le surlendemain. Elle resta là à creuser, à creuser sans répit, les mains couvertes de plaies, jetant de temps à autre un regard vers la tour de guet dans l'espoir d'en recevoir le signe d'une direction nouvelle.

Le troisième jour, à force de la voir maculée de boue et les cheveux collés au front par la sueur et la poussière, le soldat en faction invita le gardien à le rejoindre là-haut à son poste et lui demanda :

- « Mais où l'avez-vous donc enterré, les gars, car il est clair qu'elle ne va pas nous lâcher les basques, qu'elle ne va pas renoncer non plus à fouiller le sol et qu'elle va donc finir par nous claquer ici entre les doigts ».

- « Mais comment pourrais-je me le rappeler, mon vieux. J'ai déjà pas mal de problèmes comme ça en tête, alors comment veux-tu que je me souviens de l'endroit où l'on enterre l'un et du coin où l'on enterre l'autre. Vraiment, je ne me le rappelle pas bien, ça peut être près du canal de chez Pierre, comme près du torrent qui est plus loin. Et puis qu'est-ce que t'as à y voir, toi ? Qu'elle continue encore quelques jours comme ça et ce sera parfait pour nous ». Et lui d'ajouter, après avoir lancé un regard en direction du terrain vague où béaient de nombreux trous : « Oui, elle a vraiment fait un très bon boulot. Encore un ou deux jours de plus et ensuite on la flanquera dehors ».

- « Mais quel est le bon boulot qu'elle a fait », demanda le soldat ébahi.

- « Eh bien, le travail, qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre », répliqua-t-il sans le moindre gêne. « Tu ne sais donc pas qu'on nous a critiqués, engueulés même à plusieurs reprises pour avoir laissé dans cet état le terrain vague derrière la prison et, notamment, pour ne pas l'avoir reboisé ou complanté ? Regarde, maintenant, il ne nous reste plus qu'à passer commande à une pépinière et juste à garnir les trous. Or, rappelle-toi que toute l'affaire tenait précisément au fait de savoir qui les creuserait, ces trous », conclut le maton tout heureux à l'idée du reboisement en perspective et qui, après avoir allumé tranquillement une cigarette, redescendit avec lenteur de la tour de guet.

P.S. L'histoire ci-dessus repose sur des faits réels.